

UNE EMBARDÉE.



REV. M. TIMIDE, pasteur anglais (Qui a accepté l'invitation d'un paysan pour se rendre à la ville)
—Bon Dieu que ce chemin est raboteux, mon ami. Votre charge est-elle bien lourde?

LE COCHER, obligeant—Pas extraordinairement monsieur. Je charrie de la dynamite pour le nouvel aqueduc.

Se lettre ; et 2 et 8 font 10 et J est la 10e lettre.

E est dans la 1re et la 3e S et 1 font 4, la 4e lettre de l'alphabet est E, &c. Il suffit donc, lorsqu'une lettre est dite se trouver dans plusieurs colonnes, d'additionner le nombre d'ordre des lettres placées en tête de ces colonnes pour trouver le numéro d'ordre dans l'alphabet de la lettre demandée.

Voulez-vous une perle ou plutôt un diamant, le premier qui ait jamais existé et voici comment je le trouve poétiquement expliqué.

LE PREMIER DIAMANT.

Quand Eve, la première mère,
Vit Abel, son fils préféré,
Couché près d'elle sur la terre,
Livide et la tanc déchiré.
Prise d'un désespoir sans borne,
Sa douleur attesta les cieux,
Qui, devant son angoisse morne,
Mirent des larmes dans ses yeux.
Mais ces larmes silencieuses
Ne coulèrent pas vainement,
Car de ces gouttes précieuses
Dieu fit le premier diamant.
Et c'est pourquoi dans la nature,
Le diamant peut seul user
Même la pierre la plus dure :
Qu'on s'efforce en vain de briser ;
De même, il est des cœurs de pierre,
Insensibles comme un rocher,
Et que les larmes d'une mère
Parviennent seules à toucher.

On dansait il y a quelques jours en arrière de la ville à l'occasion d'un mariage. Pendant la danse, la mariée devint tout à coup pensive pendant qu'elle regardait tour à tour plusieurs garçons qui dansaient.

—Tu es bien sérieuse, lui dit son mari, à quoi penses-tu donc ?
—Je me demande, répondit la jeune femme, lequel de mes anciens cavaliers j'épouserais, si je devenais veuve.

Vous m'avouerez n'est-ce pas que je ne puis mieux mettre fin à cet article sérieux qu'en vous parlant d'un sujet encore bien plus grave que tous les autres pour les mortels.

LA FIN DU MONDE.

D'après Léonard Avelina, prophète italien du quatorzième siècle, c'est le 15 novembre prochain que la chose doit arriver. Cette catastrophe mettra quinze jours à s'accomplir : voici exactement de quelle façon les choses se passeront :

- 1er jour. La mer inondera les rivages.
- 2 — L'eau pénétrera dans le sol.
- 3 — Mort de tous les poissons de rivières (donc à partir de ce jour-là, plus de fritures).
- 4 — Mort de tous les animaux marins.
- 5 — Mort de tous les oiseaux.
- 6 — Ebranlement de toutes les maisons.
- 7 — Eboulements de toutes les montagnes.
- 16 — Tous les hommes deviendront muets. (L'able et les femmes ?)
- 11 — S'ouvriront tous les tombeaux.
- 12 — Pluie d'étoiles.
- 13 — Mort de tous les hommes et de toutes les femmes.
- 14 — Destruction du ciel et de la terre par le feu.
- 15 — Résurrection générale et dernier jugement.

Nous n'aurons en mourant le 13 novembre, que deux jours à attendre le jugement dernier, et nous pourrions encore assister à la pluie des étoiles qui aura lieu la veille de notre mort.

Quelle belle perspective ! C'est pourquoi je vous disais en commençant que tout le monde devrait voir le carnaval avant la fin des..... choses.

B. CALEAU.

UNE SERVANTE MAL RECOMMANDÉE



—Où demeuriez-vous, à votre dernière position ?
—A l'hôpital madame.
—Comme servante ?
—Non madame, j'avais la picotée.

LE JOUEUR.



NOUS disions donc, comme vous savez, que saint Pierre et son Maître descendirent quand il leur plait du paradis sur terre, pour voir comment vont les choses en ce pauvre monde.

La fois dernière qu'ils descendirent, quand ils eurent vu que tout allait à l'acoutumée, ils demandèrent à nuit noire la retraite à un brave fustié (1) qui leur fit manger un morceau et boire un coup, et de si bon cœur que le divin Maître lui dit : —La paix de Dieu soit toujours avec vous, brave homme ! Et pour merci de votre hospitalité, je veux vous accorder de former trois souhaits. Vous les ferez de votre mieux : cela vous regarde moi je les accomplirai. Ce que je promets, je le tiens, et tout ce que j'ordonne se fait.

Saint Pierre alors s'approche du fustié et lui souffle à l'oreille : — Demande ton salut.
Et le fustié de répondre : — Mon ami, je sais ce que j'ai à faire. Je demanderai ce que bon me fera plaisir. Et là-dessus il dit à Notre-Seigneur : — Toujours jouer ! Jamais gagner !..... Tenez, Maître, accordez-moi, si vous pouvez, de toujours gagner quand je jouerai au cartes.

—Je te l'accorde. Et d'un. A l'autre. Saint Pierre s'approche encore du fustié et lui souffle à l'oreille : — Malheureux ! demande ton salut !

—Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que ce que cela vous regarde ? réplique le fustie. Je sais mieux que vous ce qui me convient. Je veux demander ce qui m'agrée, vous êtes un vieux crampon.

Et puis s'adressant à notre Seigneur : — Maître, accordez-moi, si vous pouvez, que puicouque s'assoiera sur mon plot (2) s'y engue et ne puisse plus se désenguer sans ma permission. Je sais pourquoi...
—Je te l'accorde. Et de deux. Maintenant, au dernier.

Saint Pierre s'approche de nouveau du fustie et lui souffle à l'oreille : — Misérable, tu n'en as plus qu'un ! Tou salut ! demande-lui vite ton salut !

—Tu me casses la tête, vieux ronchon, clama le fustie. Te l'ai-je pas dit ?
—Maître, divin Maître, s'écria saint Pierre, les mains jointes : cet homme est une brute ! Vous qui êtes autant bon que grand, accordez-lui son salut, je vous le demande pour lui.
—Pierre, tais-toi, répondit le Maître : ce ne sont pas là tes affaires. Et toi, parle, que je t'écoute.

Et alors le fustie : — Vous avez vu à main droite, en entrant dans la boutique, le figuier qui ombre mon puits ? On me vole toujours mes figues... Eh bien ! ô Maître, vous qui êtes autant bon que grand, je vous demande en grâce que quicouque montera sur mon figuier n'en puisse plus descendre sans ma permission.
—Je te l'accorde. Et de trois. Et là-dessus, bonne fin !

Deux grosses larmes perlèrent sur les joues de saint Pierre et se perdirent dans sa barbe blanche.
—Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, dit notre Seigneur...

Et les deux pèlerins célestes resplendirent soudain et s'évanouirent comme une fumée.

Ravi de ses trois souhaits, le fustie vout vite savoir si ce que le Maître lui avait dit était bien véritable : "ce que j'ordonne se fait."

Dont il commença par aller jouer. Et en effet il gagna, toujours il gagna, et honnêtement, tant et si bien que de pauvre il devint riche, riche à ne plus savoir que faire de son argent et de son or.

Chose extraordinaire, il ne fut pas avare et ce qui est aussi fort étrange—fustie il était, fustie il resta.

Comme au fond, bien que joueur, c'était un brave homme, il rendait service tant qu'il pouvait et faisait des heureux tant qu'il le voulait. Tout pauvre venant lui faisait joie. Et comme, lorsqu'il n'y en avait plus, il y en avait encore, il avait comme on dit les mains percées. Et quand il jetait ainsi ses trésors—il souriait et plaisantait que ce n'est pas à dire.

Avec ça, pourtant, un jour vint la Mort, drapant ses os dans son grand linceul blanc car il faisait frisquet.

—Oh ! que je suis lasse !... dit-elle en arrivant.
Et elle s'assit sur le "plot" du fustie.

—Allons ! fais vite ton acte de contrition et ramasse tes frusques, s'est ton heure et je te viens chercher.

—Tu est bien pressée, la Décharnée, lui répondit le fustie, tranquille comme la belle eau. Si tu es lasse, repose-toi.
—J'ai forcé besogne : il faut que je parte.
Et la Mort vent se lever, et pour se lever elle fait effort. En vain. Elle est engluée sur le "plot" et ne peut se désenguer. Elle trépigne et s'arracherait le poil, si elle en avait. De nouveau elle s'écrie : c'est peine inutile.

—Eh bien ! maintenant que faut-il faire grogne-t-elle au fustie. Et ma besogne, j'ai tant de besogne !
—Je t'ai domptée et je suis ton maître... si je n'étais pas pitoyable, ô laid ! Mort, tu passerais la belle vie ! Pourtant si tu veux, je te délivrerai... A condition !...
—A condition ?
—Que tu me laisses en paix cent ans pour le moins. Veux-tu ?

—Non ! tu m'en demandes trop !
—Ah ! oui ? c'est non ?..... Eh bien ! si tu le plais là, restes-y !
Le fustie riait... et plaisantait que ce n'est pas à dire !

Finalement la Mort mit les pouces, et ils tombèrent d'accord à cinquante ans. Désespoisée, la Mort se leva et, grommelant, fusa comme un éclair pour aller à sa besogne.

Et le brave fustie, satisfait de son premier souhait, de son pacte avec l'Édentée et sûr de l'avenir, revint à ses charpentés et laissa conler l'eau. Et de temps en temps le jeu lui profitait.

Quand on est heureux, que rien ne vous manque et que vous ne languissez point, cinquante ans passent vite. La Mort revint, drapant ses os dans son grand linceul blanc.
—Allons ! hisse ! —lui fit-elle—cette fois c'est pour de bon et il est l'heure.
—Tu es encore là, vieille sorcière ? Qui te demande ? Ce n'est pas l'heure, il s'en manque d'une petite demie,—si mon horloge va bien.
Et toujours trop pressée, la mort admirait, en attendant l'heure, le grand figuier du fustie.

—Les belles figues ! Elles dégoutent de miel et vous tirent l'œil.

—A ton service si tu en veux.

La Mort a toujours faim : elle grimpa sur le figuier... Ah ! elle en avala !... La demi-heure s'écoula, et la vieille Fée, affreux oiseau de proie sur la branche, de là-haut cria au fustie :

—Cet acte de contrition est-il achevé ou non ?

—Tu peux descendre, je suis prêt.

Et la mort vint descendre. Mais elle est clouée sur le figuier et ne peut se déclouer. Elle se démène.

Et le fustie rit et plaisante que ce n'est pas à dire !

—J'ai été, et je suis et je serai ton maître. Si tu veux, pourtant, je te délivrerai, car après tout, je suis pitoyable. Mais à condition !...
—A condition ?...
Que tu me laisses la paix cent cinquante ans pour le moins. Veux-tu ?

La mort et le fustie passablement débattirent ; à la fin ils tombèrent d'accord à cent ans.—D'ici là, dit le fustie, il coulera de l'eau dans la rivière. D'ailleurs mes jambes flageolent et je me sens un tantinet vieillir.

La Mort descendit et, se mordant les doigts fila lentement.

Les cent ans passèrent. La Mort arriva, trouva le vieux fustie tout décrépiti, tout cassé, la bave aux lèvres, la tête brûlante. Elle l'attrapa qu'il sommeillait, le chargea sur son épaule et l'emporta dans l'autre monde...

Arrivée devant la porte du paradis, elle dépose son faix sur le seuil et cogné. La porte s'ouvre.

—Té, Pierre, dit la Mort, en voici un qui a bien gagné votre paradis : il a vécu deux cents ans !

—Quel est ce patient ? demande le porteclefs.

—Le brave fustie, répond notre homme, —qui, s'il vous en souvient, vous donna la retraite, un soir que vous étiez si las !

—Ah ! c'est toi, grand tétu ! toi qui, lorsque je t'ai dit une fois, deux fois, trois fois de demander ton salut, m'as rembarqué en m'appelant vieux ronchon ! Tu n'as pas demandé ton salut, et maintenant tu veux entrer dans le paradis ? Eh bien, mon homme, va-t'en au diable.

—Pas moins, saint vénérable, j'ai fait du bien tant que j'ai pu et des heureux tant que j'ai voulu. J'ai été fidèle à ma pauvre femme tant qu'elle a vécu, et même quand elle a été morte...

—Les galants de la dame de pique n'entrent pas ici ! Tu n'entreras pas, non ! qui t'a apporté le remporte.

Et la mort, ricanant, le recharge sur son épaule. Et de vagner !

Devant la porte du purgatoire, elle dépose son faix sur le seuil et cogné.
—Qui est encore là ? cria une voix enrouée.

Et la Mort répond :
—Ouvrez, c'est moi, la Mort, je vous apporte un pauvre fustie qui m'a donné force soucis ! Il a vécu deux cents ans. Une si longue vie est déjà un purgatoire... Mais comme il était un peu joueur...

—Les joueurs sont les enfants du diable, brame la voix. Qu'il aille au diable le joueur.
Et la Mort, s'esclaffant, apporte et dépose son faix sur le seuil de l'enfer.
Quand Lucifer eut reconnu le fustie : —Hé ! c'est toi ? lui fit-il. Je languissais de te voir. Eh bien ! t'y voilà donc ! Nous al-

lons faire ton lit et je promets, va, que tu y seras à l'aise !

Alors, compatissante, la Mort intervint : —Pourtant il ne faudra pas trop attiser les sarmants. Ce fut un grand joueur, mais après tout, il faut être juste : qui diantre ne jouerait pas en étant sûr de gagner tous jours ? D'ailleurs, il a fait autant de bien qu'il a pu, il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu...

—Et même quand elle a été morte, nous savons ça ! répliqua Lucifer sacrant, et faisant rouler les r ! Mais, coquins de sort ! il est à moi, bien à moi, je l'ai, je le tiens et je le garde.

—Joueur ! —fit le fustie, tremblant comme le jonc,—c'est vrai ! Je l'étais, il y a longtemps de cela, je gagnais toujours, mais toujours honnêtement. Hé !... que voulez-vous ?.....

Alors Lucifer lui coupant la parole : —Toujours gagner et ne pas tricher ? Ça ne s'est jamais vu et ne se verra jamais....

—Excusez-vous ne l'avez jamais vu, moi je vous le ferai voir. Est-ce que vous avez des cartes ici ?

Et Lucifer qui, pour damner tant d'âmes, inventa les cartes, Lucifer qui a toujours, entretenu, excité, envenimé la démoniaque passion du jeu, qui d'un joueur a toujours fait un larron, Lucifer haussa les épaules.

—Pauvre innocent, fit-il.... Tu ne veux pas que nous ayons des cartes ? C'est ici qu'elles se font, qu'il s'en est tant fait, et qu'on en garde le moule.... Eh bien ! té, j'onous. Je t'en apprendrai que tu n'as jamais connus.—Qu'est-ce que nous j'onous ? —Ici, bredouilla le fustie, je n'ai plus ri n....rien que ma pauvre âme, péchairs ! Je vous la joue, si ça vous va.

—J'onous ton âme !

Un diabolin, noir comme le poêle, apporta aussitôt un jeu de cartes et le tendit respectueusement au Roi des enfers. Les deux joueurs s'assirent, battirent les cartes. Le fustie ent la donne. Lucifer coupa.

Et ils entamèrent la partie.

La Mort était sardonique, au milieu d'un vol de diables qui, le cœur battant, dilataient leurs prunelles flamantes, et, retenant leur souffle, faisaient cercle autour des joueurs. Lucifer et le fustie se serrèrent de près. Il y eut pour tous les deux... Qui gagna ? Le fustie !!!

Les diables, épouvantés s'enfournèrent dans l'abîme embrasé. Et Lucifer, se levant —Malheur ! hurla-t-il, —Mais qu'as-tu donc fait pour être ainsi l'ami de Dieu !

—Passe ! —Que je t'aie vu, ô justel ! Et que jamais je ne te revvoie !

La mort ne riait plus. Elle rechargea le fustie sur son épaule et regagna la porte du paradis. Elle le déposa doucement sur le seuil, lui fit ses adieux et, rapide comme l'éclair, dévala sur terre où plus personne depuis quelque temps ne trépassait. Et e le reprit tranquillement ea besogne qu'elle n'a plus quittée depuis.

Le fustie attendit longtemps encore là où la Mort l'avait laissé. Il avait beau frapper et prier, Pierre ne voulait pas ouvrir.

Mais Jésus, à la fin, ouit le dolent qui priait : et comme il écoute toujours qui le prie, notre bon seigneur et sauveur dit à saint Pierre :

—Pierre, mon ami, apaise-toi. Ce fut un joueur, j'en conviens : mais il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu, et même quand elle a été morte ; il a fait la charité tant qu'il a pu.... et il m'a prié. Que devant lui, donc, la porte d'or du paradis s'ouvre toute grande, et que par ma grâce et ma miséricorde il entre dans l'éternelle gloire de Dieu.

Saint Pierre, enfin apaisé, ouvrit. Le fustie entra, resplendissant comme un soleil ; et le grand saint Joseph, patron des charpentiers, vint au-devant du fustie charitable pour lui donner l'accolade et lui souhaiter bonne fête à jamais.

- (1) Charpentier.
- (2) Tronc d'arbre placé à l'extérieur de la maison en guise de banc.

TIRCIS.

Le lendemain du Mariage.

Jeunes époux
Joyeux et fous,
Dont l'allégresse
Et la tendresse
Nous font rêver
Et soupirer,
Pour vous la vie,
Toute fleurie,
Est sans chagrin.
Votre destin,
Doux et suave,
Que rien n'entrave.
Rend heureux
Les plus heureux.
Jeunesse folle.
Vive et frivole,
Goûtez toujours
Dans les amours
Bonheur tendresse,
Plaisir, ivresse !
Que la douleur
Dans votre cœur
N'ait jamais place ;

Et que la glace
De vos vieux ans
Laisse vivants,
Dans vos mémoires,
Et les histoires
De vos amours,
Et les beaux jours
De la jeunesse.
Riez sans cesse,
Chantez gaiement
En attendant,
Sur cette terre,
L'heure dernière.
Puis tous les deux,
Vers les cieux bleus,
Pleins d'espérance
Et de constance
Vous envolent
Tout doucement,
Comme sur terre,
Douce amours,
—Et... pour toujours

A. CHRISTIN.